LA JOURNÉE PARISIENNE

UNE PETITE PROVINCE A PARIS

Hier soir, à Bullier, ébauche de tapage, expulsion tumultueuse de plusieurs Alphonses : c'était reprise de la scène d'il y a huit jours. Quelques journaux en avaient parlé. Quel bonheur et quel émoi pour les étudiants! M. Prudhomme, conseiller municipal de Fouilly-les-Oies, n'eût pas été plus fier de voir son nom cité dans la feuille de la localité, pour avoir dit d'un Jésuite en pleine rue : « Ces gens accaparent les rejetons de la France. » C'est un beau jour dans sa vie ; à tout propos, il le citera, pour que la postérité n'en ignore.

L'affaire de la semaine dernière n'avait d'autre cause que la fête des internes et externes ès hôpitaux de Paris : une tradition aussi superstitieusement respectée que le monôme des polytechniciens. Ces messieurs de la rive gauche ont ainsi nombre de petites fêtes et réunions tapageuses.

Il y a quelque chose de pareil au dîner de l'oie de Gervaise, qui se fait bruyamment, la porte ouverte sur la rue, afin d'ébaubir les passants.

Le jour du concours, les internes et externes ont coutume d'aller faire du *chahut* dans un bal quelconque, petit ou grand. L'an passé, ils avaient fait un pèlerinage en voiture au Château-Rouge, qu'ils trouvèrent fermé; à Valentino, en faisant une station à l'Elysée-Ménilmontant. On accapare la salle; des monômes en bataillons carrés culbutent les couples récalcitrants qui ne veulent point faire place à leurs ébats aussi grotesques que désordonnés. Les quatre plus vieux de la bande, les plus barbus, ouvrent la danse; et c'est crevant de voir se démener gauchement ces grands corps, plus habitués à se pencher sur des anatomies qu'à jouer méthodiquement des jambes. L'autre jour, à Bullier, les étudiants ont trouvé résistance à leur invasion chorégraphique de la part de ces individus à chapeau mou, à veste étriquée ou à luxe louche, qu'entretiennent ou leurs compagnes ou le père Bullier.

Alors, cris féroces, ruades, coups de poing, massacre de chapeaux, monômes dégingandés, croulant pêle-mêle en avalanches sur Alphonse et étudiant, voire agents des mœurs. Enfin, la victoire est restée au nombre, comme on dit dans l'histoire : les pauvres danseurs gagés ont abandonné la salle au vacarme et aux cabrioles simiesques de leurs agresseurs. Ceux-ci, enivrés par le triomphe, sont sortis en foule, brandissant leurs chapeaux défoncés et criant d'un commun accord, à tue-tête : « A la Camargo! » La *Camargo,* l'ancien *Jules César*, est un bouge infect, où filles et compères mitonnent, entre engueulade et coup de poing, un de ces nombreux commerces qui se font au nom de l'amour. Mais pas n'a été besoin de courage aux étudiants pour vider le repaire de ses hôtes, ou plutôt cet aquarium des poissons azurés. Depuis longtemps, sans mot dire, ils avaient pris la poudre d'escampette.

Cette soirée a été un événement: Bullier est d'ordinaire si calme et si plat. Il y en a pourtant, ô mystère ! qui se divertissent aux rauques abois, miaulements, hurlements qui souvent surgissent parmi les voix de l'orchestre et en crèvent l'harmonie, comme un caillou quelque tableau.

Cette débauche, qui n'en est pas une et n'a que les apparences d'une orgie monstrueuse éclatant dans la monotonie habituelle du bal, voilà bien l'image de la vie qu'on mène au quartier.

Vie de bourgeois, après tout. Epicier de province qui, toute la semaine, vaque à ses occupations en célibataire engoncé, et le dimanche, va prendre un bock à son café pour tirer le menton à quelque bonne plus ou moins avenante ; commerçant marié, que les goûts maigrement dispendieux de sa femme mettent chaque jour de plus en plus mal en point; marchand de nouveautés égrillard qui court la prétentaine dans les rues scandalisées ; étudiants, mes amis, dites-moi, entre nous, à la bonne franquette, que c'est bien là votre portrait. — Mais ils n'en conviendront pas, vous verrez : ils ont, pour cela, trop de vanité. Eh bien ! lecteur, allons rendre visite à quelqu'un d'entre eux, et passer la journée avec lui. Vous vous ennuirez à mourir, je vous en réponds d'avance, mais, dame! quand on est curieux...

Permettez-moi d'abord de faire la présentation : M. A. C..., étudiant en médecine, un des plus tapageurs du quartier, et qui porte la tête haute comme ruffian de Calabre ou ribaud du moyen âge. Il est dix heures : monsieur se lève tandis que madame dormira jusqu'à midi. Grâce à notre visite, il ne travaillera pas de la journée, ce qui souvent arrive à un noceur, que dis-je? un viveur de l'espèce. Entre les repas, il ira de café en café, crier, jouer aux cartes, dire des cochonneries pour scandaliser les pauvres honnêtes gens. Mais allons déjeuner. Il s'en va nu-tête et en pantoufles avec son épouse, pareillement costumée, chez le mastroquet du coin, en flânant d'un air crâne. L'après-midi se passera comme

ci-dessus est inféré, entre des piles de bocks dont la hauteur est en raison directe de la hausse ou baisse des fonds en la bourse de A. C.... et principalement en celle des commensaux. Et, jusqu'à deux heures, l'après-dîner se passera de même, à moins qu'on n'aille à Bullier, ce qui arrive quelquefois, ou au théâtre, ce qui est rare comme un beau jour en hiver, à moins qu'il n'y ait, comme ce soir, avec M. Mounet-Sully à l'Odéon, un un début d'artiste étudiant. Et encore n'aura-t-il eu que les habitués de la brasserie de Pantagruel. Mais non ! ce soir nous avons de la chance : A. C... dîne en huitain chez Peters.

Vous savez comment s'arrangent ces gueuletons? Quinze jours à l'avance, on se concerte, on fait des économies, on emprunte de l'argent aux amis. Enfin l'heureux soir arrive : tout le monde se fait beau, et l'on voit entrer chez Peters — plus souvent Frontin et plus souvent encore Baratte — une bande de jeunes gens, plus ou moins imberbes, raides dans leurs cols, gênés aux entournures sous le regard des habitués, et, pour dissimuler leur embarras, criant ou pinçant la taille aux facons de femmes qui les accompagnent. Une fois dans le cabinet, tudieu ! quel chahut. Parlez-m'en ! Ah ! vous ne les croyiez pas de force à vous déchirer si bravement les oreilles. Et quel esprit ! on met les pieds sur la table, on s'arrose de vin, on casse les assiettes, on engueule le garçon, on hurle des obscénités, on éteint le gaz pour pousser dans l'ombre des cris et des gestes de fauves en rut. On n'en bâfre pas moins : c'est un empiffrement sans pareil, un engloutissement. Dame ! ça n'arrive pas tous les jours ! Les femmes s'arrachent le homard : on ne laisse pas une goutte du potage à la bisque.

Le potage à la tortue passe au quartier pour une chose phénoménale et dont on ne s'approche qu'avec respect et crainte. Des applaudissements frénétiques saluent l'apparition du champagne, du château-margaux, voire du plus banal pomard.

Enfin on s'en retourne, criant de plus belle et « écorchant le regnard ». La belle et mémorable journée !

C'est bien pardonnable : pour une fois que ces provinciaux viennent à Paris. Car, ne vous y trompez pas : si les étudiants aiment tant leur quartier, c'est qu'il n'a rien à voir avec Paris. En débarquant de leur département, ils y trouvent, isolée de la capitale et défendue par le rempart du pédantisme, une petite province à Paris.

TOUT-PARIS.